

# Romands en voyage ! : étapes yougoslaves : Marc-Henri chez Tito : [1ère partie]

Autor(en): **Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **84 (1957)**

Heft 2

PDF erstellt am: **10.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-230248>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



## ROMANDS EN VOYAGE !

par Jean des Sapins

### Etapes yougoslaves : MARC-HENRI CHEZ TITO

1

#### *On s'emmode !...*

*L'autre jour, j'ai vu Marc-Henri assis sous le platane de sa cour. Il mettait, en chaînes, des oignons, puis les suspendait au plafond de sa remise.*

*Comme je ne l'avais pas rencontré depuis quelques temps et qu'il était bronzé comme un Arabe, je lui ai demandé d'où il pouvait bien venir.*

*— Oh ! fit-il, c'est bien simple. Le soir de l'Abbaye, alors que la pluie inondait la place de fête et nous obligeait à nous réfugier dans la cantine, j'ai proposé à mes amis, Jules au Sapeur et François du Crétêt, d'aller chercher le soleil ailleurs, puisqu'il n'y avait pas moyen d'en avoir un bout de rayon chez nous.*

Sitôt dit, sitôt fait. Pour partir, Jules au Sapeur est toujours d'accord. Quant à François du Crétêt, il fait toujours des manières, bien qu'il grille d'envie de s'en aller. Il a commencé par faire la grimace et m'a dit :

— Avec ta diable de bougeotte, on n'est jamais tranquille, mais enfin, je ne veux pas vous laisser partir seuls, n'est-ce pas !

Alors, j'ai déclaré :

— Voilà ! Depuis le temps qu'on parle de ce rideau de fer qui coupe l'Europe en deux, je veux, une fois au moins, voir comme il y fait, par là-bas derrière. Allons chez Tito. Je me charge de toute l'organisation.

Et c'est ainsi qu'un beau matin, nous avons quitté la gare de Lausanne pour nous rendre en Yougoslavie.

Le « Grand Sec », qui depuis longtemps est employé de bureau par la capitale,

nous a vus à la gare et a voulu savoir où l'on allait. Quand il a su, il nous a dit, tout crac :

— Vous êtes toujours les mêmes fous !

— Fous ou pas fous, c'est notre affaire, lui ai-je répondu. On t'enverra une carte.

— Si tu peux, a-t-il ajouté. Toi qui as de la peine à tenir ta langue, tu risques de te faire coffrer en beauté !

Ce fut son dernier mot.

#### **Le cap sur Trieste**

Le Valais, Milan, la Lombardie, c'est des coins connus. A six heures du soir, on était à Venise. Le temps de jeter un coup d'œil au Grand Canal, fourmillant de monde sur les quais et dans les gondoles, et nous voilà repartis pour Trieste, où l'on est arrivés à la tombée de la nuit. François n'en pouvait plus. Il était ankylosé.

— Ce train, ce train, disait-il, c'est plus éreintant que quatre journées de « mécanique ».

— Plains-toi, lui ai-je répondu, tu voyages en première classe et tu n'es pas content. Dorénavant, il te faudra un wagon particulier, tout comme les rois !

On lui a fait faire quelques pas sur le « Corso », histoire de lui dégourdir les jambes.

Le lendemain, à la pointe du jour, tout le monde était sur le pont. Il y avait des Confédérés de la Suisse allemande et quelques braves horlogers des montagnes neuchâteloises avec qui on s'est entendus, comme entre bons Romands. Le car était là ; on nous a offert un tour de ville et en route vers les hauteurs.

A mesure qu'on s'élève, la vue s'étend sur la presqu'île d'Istrie et sur la mer. Et puis, à un tournant, le paysage change. On est dans des montagnes qui rappellent étrangement notre Jura. Pâturages séparés par des murs de pierres. Pour un peu, on chercherait, parmi l'herbe, la gentiane et le vérâtre. Mais c'est pauvre. Pas de beaux chalets comme les Crébillons ou la Mathoulaz. Ici et là, quelques vaches brunes qui ne ressemblent guère à celles qui sont primées dans nos concours.

Et puis, nous voilà à la frontière. Avec les Italiens, cela va tout seul. Plus loin, deux douaniers yougoslaves se présentent. Ils ont des casquettes plates comme les Russes, avec, au beau milieu, l'étoile rouge. Ce qui les intéresse le plus, à part nos passeports, ce sont nos appareils photographiques. François, qui dormait encore, a oublié de montrer le sien. Mal lui en a pris. Il a dû déballer tout son baratin, valises, sacs, devises, tout et tout. Heureusement qu'un car venait en sens inverse. Nos gaillards sont partis illico en nous disant, dans leur langage : « A la revoyance ! »

François était tout tremblant.

— T'en fais pas ! lui ai-je dit, on ne repasse pas par là.

Sur le seuil du poste, un gendarme montait la garde droit dessous la photographie du maréchal Tito, fichée entre deux drapeaux.

— Tu as compris, ai-je ajouté, en me tournant vers François.

Il a fermé les yeux !

## Un « Montreux » méridional

Sur ce grand plateau montagneux, que les gens du pays appellent le « Karst », la route s'en va vers le sud. Nous sommes seuls. C'est à peine si l'on rencontre une voiture tous les dix kilomètres. Le temps passe. Entre deux sommets, nous bifurquons et apercevons la mer. C'est le cas de répéter cette vieille romance qu'on chantait autrefois et qui commençait par ces mots : « Descendons vers l'Adriatique. » On y descend, en effet. Elle apparaît, dans toute sa lumière, semée d'îles verdoyantes. A un rond-point, le car s'est arrêté pour qu'on puisse admirer la vue. Jules au Sapeur, toujours galant, s'est précipité pour aider les dames à sauter sur le chemin. Lui, qui a bourlingué partout, s'est mis à donner des explications sur le pays, les habitants, la végétation. On aurait dit un guide patenté.

Quelques minutes plus tard, nous arrivons à Opatija, un « Montreux » méridional où l'on entend parler toutes les langues. Cette fois, on comprend que Tito ait entrouvert le rideau de fer pour tout ce monde que le tourisme fait vivre. Celui-là, c'est un tout fin merle. Il joue avec une rare habileté sur plusieurs tableaux à la fois. Bien que je me sois tu au cours de ce voyage, j'ai fait, à part moi, mes réflexions que je vous communiquerai petit à petit.

Il fait chaud. Le soleil est éclatant. Juste le temps de nous rafraîchir et c'est le départ pour la côte dalmate, afin d'atteindre Riejka, que l'on appelait autrefois Fiume.

Belle ville au bord de la mer, avec des rues tirées au cordeau. Comme fond de tableau, les Alpes dénariques qui descendent en gradins jusque sur le rivage. Dans le port, plusieurs bateaux sont ancrés. Ils portent au grand mât ou à la poupe le drapeau yougoslave et sur la cheminée une énorme étoile rouge.

Il semble que rien ne reste de la domination éphémère de l'Italie. Et pourtant, c'est là qu'au lendemain de la première guerre, Gabriele d'Annunzio, ce poète italien mué en condottière, vint occuper la ville avec son bataillon de « arditti », soldats volontaires qui jurèrent de ne jamais quitter ces lieux. Le traité de Versailles

accorda Fiume à l'Italie qui la perdit après la dernière guerre.

On m'a dit : « Ne parlez pas italien dans ce pays. Si vous voulez vous faire comprendre, employez l'allemand. »

Alors j'ai rassemblé ce qui me restait de cette langue apprise au Collège d'Yverdon, puis à Lützelflüh, et nous voilà partis pour de petites conversations à fleur de peau.

Sur le quai d'embarquement, à la file indienne, nos valises en main, nous attendons de monter sur le bateau *Dalmacie*, qui nous conduira, en un jour et demi, vers le sud.

(A suivre.)

## SI VOUS ALLEZ...

*... à Saint-Berthélemy, ne manquez pas de visiter la petite chapelle, dont l'une des fenêtres est ornée des armes de la commune et de celles de la famille de Cerjat, qui avait acquis le château en 1909. Cette chapelle, dédiée à saint Berthélemy, avait été construite par Romainmôtier au XII<sup>e</sup> siècle et reconstruite par les Bernois en 1573. Le château tout voisin s'appelait autrefois Gumoens, et fut à l'origine de la grande famille féodale de ce nom, ce qui explique la présence des coquilles dans les armoiries de la commune, puis on l'appela Goumoens-le-Chatel, puis Goumoens-le-Chatel-Saint-Barthélemy, et enfin simplement Saint-Barthélemy. Ce château devint en 1738 la propriété d'Augustin comte d'Affry, ministre plénipotentiaire de Louis XV. Colonel des Gardes suisses, chevalier de l'Ordre du Saint-Esprit. Au bas du monticule, on voit un obélisque surmonté d'une croix, avec, sur les quatre faces, l'inscription en quatre langues de « Nations, louez l'Eternel ». Il fut élevé par Louis d'Affry, pour célébrer le retour de son fils, qui avait disparu au moment du massacre des Suisses à Paris en 1792. Ne pouvant croire à la mort de ce dernier, le père descendait le sentier régulièrement chaque jour pour surveiller le retour de son fils, et un jour il le vit arriver enfin. Parti en mission à la veille de la tuerie, il avait échappé au sort de ses camarades.*

Ad. Decollogny.

## “ NOÛTRON COTERD ” deux fois par mois...

**Octobre :** Le lundi 29, de 17 à 19 heures, au Buffet de la Gare de Lausanne, 1<sup>re</sup> classe.

**Novembre :** Les lundis 12 et 26.

Bienvenue à tous les amis du « Conteur ».

La Rédaction.